

Nature et Culture

(Une manière de conclusion)

Considérés séparément, les essais contenus dans le présent livre n'exigent pas qu'on y introduise le lecteur. Ils doivent pouvoir se suffire à eux-mêmes. Et s'ils ne se suffisent pas, c'est qu'ils ont échoué à constituer des essais. Envisagés séparément, les essais ne forment pas une totalité. Un tel niveau de lecture autorise à les prendre dans n'importe quel ordre : ils sont aussi différents que le sont leurs thèmes. Sous cet angle, le présent recueil est une collection d'essais, au sens de cueillette sans critère de choix. À savoir : collection occasionnelle, fruit du hasard. Les sujets dont traitent les essais sont venus à l'esprit de l'auteur au fil de sa vie, et il les a pris en considération comme ils se sont produits : par hasard. Qui a pris l'habitude de permettre à tout sujet occasionnel d'occuper l'essentiel de son intérêt et de servir de prétexte pour donner libre cours à un flux de réflexions sait la fascination qu'exerce n'importe quelle rencontre avec n'importe quelle expérience (qui devient aventure). Celui-là connaît, de ce fait, le motif du présent livre. Cela explique aussi de manière organique la disparité stylistique des présents essais. Chaque essai possède un style que son sujet lui impose. Mais la dialectique « sujet/style » ou « contenu/forme » problématise une telle affirmation. C'est exact, le sujet s'impose au style. Il est également exact que tout sujet n'est sujet qu'après avoir été choisi d'une manière ou

d'une autre. La disparité de style entre les présents essais constitue donc une conséquence du jeu dialectique par lequel plusieurs expériences fortuites se sont imposées à l'auteur qui les a acceptées comme sujets d'essais. De sorte que ni les sujets ni le style des présents essais n'exigent d'explication liminaire. Ils sont fortuits, fruits du hasard du vécu et le hasard ne peut et n'a pas à être expliqué. Il se produit « naturellement ».

Mais le présent recueil autorise aussi un autre niveau de lecture. Étant donné que ce niveau, quoique implicite, n'est pas explicité dans les essais, l'auteur se voit obligé de faire une conclusion explicative. La voici. Fasciné par la richesse inépuisable d'une expérience concrète et par le pouvoir catalyseur que toute expérience exerce sur la pensée, au cours des dernières années, l'auteur a écrit toute une série d'essais du type de ceux contenus dans le présent recueil. La plupart de ces essais ont été publiés dans plusieurs revues brésiliennes, américaines, allemandes et françaises et, notamment, dans le « Supplément littéraire » de *O Estado de São Paulo*. Ce qui, rétrospectivement, a marqué l'auteur, c'est que les sujets des essais portent tous sur des expériences avec des choses de la culture. Tout se passe comme si les expériences que l'auteur a connues tout au long de tant d'années n'avaient été que des rencontres avec la culture qui nous environne. Comme si la nature n'avait jamais existé pour lui ou comme si elle avait été reléguée à l'horizon de son expérience quotidienne. Deux interprétations de ce fait s'offraient : a) l'auteur est un « intellectuel » et il a perdu le contact avec la nature et b) la société technicienne et administrée, de laquelle l'auteur participe, a perdu un tel contact. Ces deux interprétations sont probablement correctes, mais elles ne sont pas satisfaisantes. Il doit y avoir une raison plus radicale et moins évidente qui fait que l'auteur et la société ne fassent plus l'expérience de la nature ou la font exceptionnellement. Et une telle raison doit être liée à une mutation du concept, de l'expérience et de la valeur désignés comme « nature », mutation actuellement en cours.

Pour découvrir une telle raison ou, du moins, s'en approcher, l'auteur s'est proposé deux choses : a) il a réuni dix des essais déjà réa-

lisés dans un recueil publié à Paris, intitulé *La Force du quotidien*¹³. Les essais choisis traitent d'expériences de choses incontestablement culturelles, d'objets fabriqués tels que cannes, bouteilles, stylos, lunettes, tapis, murs, miroirs, livres, lits et automobiles. Le propos de ce choix était d'illustrer le pouvoir exercé par les objets (par la culture) sur la vie quotidienne. Illustrer la manière dont la culture, loin de libérer l'homme du déterminisme des forces de la nature, s'est constituée en condition de détermination. Par conséquent, en « seconde nature ». Ainsi, l'auteur a tenté d'illustrer la manière dont l'homme d'aujourd'hui fait l'expérience de la culture : non pas comme quelque chose d'élaboré, mais comme quelque chose de donné et, partant, comme nature. L'homme actuel a perdu le contact avec la nature dans le sens traditionnel du terme (ou il est en train de le perdre) parce que la culture reconduit existentiellement l'impact de la nature au sens traditionnel du terme ; b) insatisfait de cette « preuve négative », l'auteur a tenté de s'ouvrir, d'abord délibérément, puis toujours plus spontanément, aux expériences tenues pour naturelles dans le sens traditionnel du terme. Les présents essais en sont le résultat. Le propos initial partait du soupçon que de telles expériences naturelles ne se distinguent pas, du point de vue de leur impact existentiel, des expériences culturelles et que, par conséquent, la distinction ontologique entre nature et culture ne peut être soutenue du point de vue existentiel dans un tel contexte. Conformément à ce soupçon, la distinction ontologique devrait s'opérer maintenant entre expériences conditionnantes et expériences libératrices, deux catégories ontologiques qui font fi des catégories traditionnelles de « nature/culture » ou de « donné/élaboré ». Maintenant, en reconsidérant les essais ici présentés, l'auteur est incapable de dire si sa recherche a confirmé ou infirmé ce soupçon initial.

Dans l'opinion de l'auteur, cela ne constitue pas nécessairement un défaut. L'« essai », c'est ceci : une tentative pour voir ce que

13. Paris, Mame, coll. « Médium », 1974. Ouvrage traduit de l'anglais par Jean Mesrie et Barbara Niceall ; préface de Abraham A. Moles ; illustré par Gordon Swann. (N.d.T.)

donne une hypothèse de travail. Et l'intérêt de l'essai n'est pas le résultat, la confirmation ou la réfutation de l'hypothèse. L'intérêt réside dans ce qui se donne à voir tout au long de l'expérience menée. Le soupçon initial peut se trouver confirmé, infirmé ou rester ouvert. Ce que l'auteur espère, c'est que nombre d'aspects jusque-là insoupçonnés sont apparus tout au long des essais. Parce que le soupçon qui constitue l'hypothèse de départ n'est pas la seule, ni même la plus importante des motivations des présents essais. La motivation fondamentale est, comme toujours, la fascination qu'exercent les expériences rapportées.

Cependant, le soupçon de départ confère une certaine unité aux essais. Non seulement dans le sens où ils traitent de choses tenues pour naturelles par le sens commun et par la tradition, mais aussi dans ce sens qu'ils forment, pour les raisons suivantes, une séquence discursive : dans sa tentative pour confirmer ou infirmer son soupçon, l'auteur soumet ses expériences des choses naturelles à des épreuves successives. Au cours de ces épreuves, il avance une série de négations de la position « nature ». Ainsi, dans « Pluie », il tente de nier la nature par la « culture », au sens de « manipulation planifiée ». Dans « Cèdre », il s'applique à la nier par l'« étranger », au sens où la nature est « naturelle » et son opposé, « introduit de l'extérieur ». Dans « Vaches », il cherche à la nier par l'« artificiel », au sens où la nature est spontanée et son opposé, délibéré (technique, art). Dans « Gazon », il tente de la nier par le sujet, au sens où la nature est « objet » d'un sujet qui lui est opposé. Dans « Doigts », il essaie d'envisager la nature comme ce qui est « sain » et son contraire comme « oppression », « manipulation » ou « appareil ». Dans « Lune », il cherche à montrer la nature comme le résultat tardif et romantique de la culture. Dans « Montagnes », il s'attache à élaborer les significations opposées du concept d'« histoire » rapporté à la nature et à la société. Dans « Oiseaux », il s'efforce de voir la nature comme ensemble signifiant qu'il oppose au code permettant la lecture de ce signifié. Dans « Vallées », il se propose de considérer la nature comme scène du drame de l'humanité. Dans « Prairies », il s'applique à donner à voir la nature comme témoi-

gnage des activités humaines et, par conséquent, comme ensemble de données présentant des niveaux successifs. Dans « Faux printemps », il essaie d'opposer le concept grec de nature (*phusis*) à celui de science de la nature. Dans « Merveilles », il tente de faire de même avec son concept judéo-chrétien (création) qu'il oppose au concept de science de la nature. Dans « Vents », il s'efforce d'élaborer l'opposition entre la nature comme « hiérophanie » et la nature comme « commandement transcendant ». Dans « Bourgeons », il tente d'opposer les deux sentiments qui émanent de la nature : celui du tragique et celui de l'absurde. Enfin, dans « Brouillard », il cherche à opposer la mystification de la nature de la part de l'esprit idéologique à l'authentique mystère d'une réalité qui se cache en se révélant.

L'auteur se rend parfaitement compte de n'avoir pas épuisé les variations possibles d'un jeu dialectique dont la nature est la thèse. De fait, il a fini par croire que ce jeu est pratiquement illimité. Celui qui prend la nature pour thèse peut pratiquement tout prendre pour son antithèse. Selon l'opinion de l'auteur, cela rend problématique la viabilité du terme de « Nature ». Des termes d'extension aussi vaste risquent de se vider de toute signification. Il est peut-être temps d'abandonner le terme de « nature » au profit de termes plus modestes, mais plus significatifs. Une telle proposition est évidemment utopique parce que le terme de « nature » est tellement enraciné en profondeur dans nos langues et notre pensée qu'il va continuer à affecter notre expérience concrète, sa compréhension et nos actes.

Mais, une autre découverte, plus importante que celle de la vacuité du terme « nature », a été faite tout au long des essais. Au fur et à mesure que l'auteur appliquait ses conceptions dialectiques aux phénomènes contemplés, ces derniers se dérobaient à une réponse. Ils ne permettaient pas d'être contraints à répondre par « oui » ou « non » aux deux termes de l'alternative proposés. La « Pluie » ne répondait pas par « oui » ou « non » à la question : « la pluie de septembre est-elle le contraire de l'irrigation de la terre ? » Le « Brouillard » ne répondait pas par « oui » ou « non » à la ques-

tion : « le brouillard matinal est-il le contraire du brouillard idéologique délibéré ? » Les phénomènes donnaient des réponses inattendues à l'auteur, esquivaient ses questions et défaisaient ses préjugés. La série d'essais précédents est soumise à des épreuves plus ou moins dirigées ; dans ce sens, elle est une séquence discursive. Mais, les conclusions offertes par les essais ne forment pas des séquences discursives. Tout se passe comme si, sagement alignés sur une corde à linge discursive au début, les essais se retrouvaient, à la fin, agités de manière désordonnée dans le vent soufflant des expériences mêmes, têtues et indomptables. De telle sorte que, lu de cette manière, le présent recueil apparaît comme linéairement discursif dans son intention et chaotiquement non conclusif dans ses résultats. Le lecteur des essais qui suit la progression voulue par l'auteur pourra vérifier la manière dont cette volonté a été remise en question par les expériences concrètes rapportées. Ce qui a été planifié de manière délibérée a échoué devant la concrétude des choses. « Naturellement ».

Avec un tel aveu, cette explication pourrait être tenue pour achevée. Mais l'auteur croit devoir y ajouter deux hors-textes. Le premier, de caractère plus ou moins théorique, est destiné à faciliter l'introduction du présent recueil dans les librairies et les bibliothèques ; par conséquent, son catalogage et sa mise en place sur le rayon approprié. Le second, de nature plus subjective, est destiné à justifier la publication du présent recueil dans le contexte de la littérature brésilienne actuelle.

a) C'est un lieu commun de dire qu'il s'est produit, au cours du Moyen Âge tardif, un changement ou une révolution dans la pensée, la sensibilité et les valeurs de l'Occident et, par conséquent, dans l'action et l'esthésie, dans l'« être-au-monde » de ceux qui participent d'une telle culture. Un aspect important d'un tel changement ou révolution est ce que l'on a appelé la « découverte » (ou « redécouverte ») de la nature. Une des conséquences de cette « découverte » est le fait très étrange que la connaissance scientifique commence à opérer une progression depuis la périphérie vers le centre. Elle a commencé par la recherche de choses extrêmement « ininté-

ressantes » et lointaines, existentiellement parlant (astronomie, mécanique), pour progresser lentement vers des choses plus « humaine-ment significatives » (biologie, psychologie, sociologie). L'histoire de la science moderne est marquée par cette très curieuse inversion de l'intérêt. Comme si la connaissance scientifique avait au départ délaissé délibérément tous les sujets intéressants dans l'espoir de pouvoir mener plus tard des recherches sur eux, une fois résolus les problèmes les moins intéressants.

Il ne s'agit pas, ici, d'expliquer ce phénomène curieux. Les explications sont faciles à donner, depuis les formelles (astronomie et mécanique sont des disciplines mathématisables) jusqu'aux historicistes (la praxis de la bourgeoisie révolutionnaire révèle les mécanismes et son idéologie masque le niveau social de la réalité). Ce qui importe, c'est le constat du fait que la physique (discipline qui étudie le mouvement des corps inanimés) s'est établie, de manière absurde, comme premier ensemble systématisé de la connaissance moderne, et, par conséquent, comme modèle de tous les ensembles suivants. Donc la physique est considérée comme « science de la nature », non pas exactement au sens de la *phusis* (bien que le terme de Physique semble le suggérer), mais au sens où la *phusis*, pour les Grecs, est l'ensemble animé des choses animées et inanimées, et la « nature », pour la physique, l'ensemble inanimé des choses animées et inanimées. Mais, en tout cas, le progrès de la science moderne a consisté à aller de la nature vers l'homme et la société.

Une telle progression est aujourd'hui sur le point de s'achever. Non seulement parce que la science étend également aujourd'hui sa compétence à l'homme et la société et que, par conséquent, elle ne peut que gagner en minutie, sans pouvoir avancer davantage, mais parce que, plus radicalement, elle se heurte aujourd'hui à une barrière infranchissable. Tant que le savoir scientifique se cantonnait aux régions extra humaines, auxquelles l'homme n'était pas existentiellement intéressé, il était possible de maintenir la fiction de la connaissance objective. Mais, dès lors qu'aujourd'hui le savoir scientifique pénètre des champs dans lesquels l'homme est impliqué (intéressé), une telle distinction artificielle entre objet connaissable et

sujet connaissant devient insoutenable. Dans de tels champs, l'homme est simultanément objet et sujet de la connaissance. Une telle barrière opposée au progrès de la connaissance scientifique constitue un aspect important de ce que Husserl appelle la crise de la science de l'Occident. En termes pertinents dans le présent contexte, cette très curieuse nature dont le progrès scientifique est parti pour s'attaquer à l'homme et à la société, apparaît maintenant comme un horizon d'objectivité fictive et non pas comme un sous-bassement solide de cette réalité concrète dans laquelle nous sommes impliqués.

Une telle crise de la science (qui peut, à son tour, être comprise comme l'une des causes d'une crise générale ou comme une manifestation d'une révolution plus profonde, peu importe) exige une reformulation radicale tant des méthodes que des objets d'intérêt de la science. Une telle reformulation se produit autour de nous. Pour ce qui est de ses objets, son intérêt se porte actuellement vers ceux qui sont le plus proche et nous concernent le plus. Le sens de l'avancement de la connaissance est en train de s'inverser. Pour ce qui est de ses méthodes, elles sont fondées sur la relation entre sujet connaissant et objet de la connaissance ainsi que sur les effets que la connaissance elle-même exerce sur l'un et l'autre. En d'autres termes, la science prend conscience du fait qu'elle est l'activité d'un homme inséré dans la réalité et qui a intérêt à la modifier ; elle ne nourrit plus l'illusion d'être la discipline pure d'un homme transcendant la réalité.

Cela signifie, entre autres choses, que la physique cesse d'être le modèle de toutes les sciences, et que celles qui traitent de phénomènes plus concrets (comme la théorie de la communication) ont tendance à s'ériger en modèles. Cependant, d'une certaine manière est réitéré *ab ovo* l'effort pour connaître de manière scientifique le monde qui nous entoure. D'une certaine manière, nous sommes actuellement aussi ignorants et naïfs que les pionniers de la science moderne. Et de la même manière qu'ils étaient contraints de porter sur leurs épaules le poids de l'aristotélisme, nous sommes obligés de porter le fardeau bien plus lourd des « connaissances objectives »

qu'ils ont accumulées. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'un poids mort. Mais d'un poids qui doit être « mis entre guillemets pour un usage futur » (pour parler à nouveau avec Husserl), sous peine de nous heurter, en vain, à la barrière de l'objectivité.

Cette ignorance et cette naïveté nouvelles, auxquelles nous condamnons notre crise, ont leur avantage. Nous pouvons regarder le monde qui nous entoure comme si personne ne l'avait jamais regardé. Nous sommes tous des pionniers. Et, comme tels, nous pouvons tout oser. Par exemple, nous pouvons oser entreprendre de faire le catalogue des choses qui nous environnent. Dans la mesure où nous sommes les premiers à pénétrer le champ, le choix du critère pour le catalogage nous appartient. Que d'autres viennent ensuite nous critiquer ; ils seront les bienvenus. Mais, pour le moment, peu importe qu'un inventaire soit meilleur qu'un autre, pourvu qu'il obéisse aux deux règles mentionnées : a) premièrement, les choses qui nous intéressent doivent être inventoriées et b) quoique imposé par les choses, nous devons admettre que notre intérêt pour elles les constitue en choses.

Le présent recueil, comme le précédent, édité à Paris, est une tentative d'inventaire au sens indiqué, l'une des nombreuses tentatives actuellement en cours. Elle peut être étiquetée « scientifique », mais non pas au sens traditionnel du terme. Elle fait partie de ce contexte de recherches (« phénoménologiques », « communicologiques », peu importe le nom qu'on leur donne) capables de constituer une science à venir. C'est pourquoi, les résultats présentés dans les présents essais n'ont guère d'intérêt. Ce qui est intéressant, c'est l'attitude vis-à-vis du monde qui s'y manifeste. (Si tant est qu'une telle attitude s'y manifeste effectivement.) L'auteur croit qu'avec toutes ses lacunes, erreurs et omissions, le présent livre fait partie d'une littérature embryonnaire qui sera considérée comme « scientifique » dans le futur, et dont des auteurs tels Husserl, Ortega, Bachelard, etc., sont les initiateurs.

Le présent recueil a été écrit en Europe. Plus exactement, sur les bords de la Loire, dans une vallée des Alpes et au cours de voyages en Europe. Inévitablement, un tel fait transparait dans les essais.

L'expérience de la « nature », qui est leur sujet, est une expérience de la nature européenne. L'auteur doute qu'il ait pu écrire des essais du même type dans un contexte brésilien. Non pas que la nature brésilienne soit différente de l'européenne, mais pour une raison plus profonde. En Europe, la nature est fréquentable, au Brésil, elle est hostile. Si l'auteur avait écrit des essais au Brésil, il aurait écrit non pas sur, mais contre la nature. Cela aurait été un livre différent. Non seulement des aspects différents de la nature seraient apparus à la surface, mais le thème même en eût été différent. Parce que, au Brésil, le terme « nature » renvoie à une expérience, une valeur et un concept différents de ce qu'ils signifient en Europe. Une telle différence et un tel *overlap* de significations ne s'expliquent pas seulement par les différences de la géographie et de l'histoire des deux « mondes ». Il ne s'agit pas seulement du fait que le climat brésilien est « plus chaud » ou que la société brésilienne est « plus neuve ». La racine de la différence plonge plus profond, et elle a trait aux deux climats existentiels distincts. L'Européen tend à se réfugier dans la nature pour échapper aux menaces de la culture ; une telle tendance n'est pas récente (on la doit, par exemple, au romantisme et aux idéologies semblables de la fuite hors du réel). Les Grecs et les Romains avaient déjà une vision bucolique propre. Au Brésil, où s'exerce constamment l'influence européenne, une telle tendance à « un retour à la nature » n'est pas inconnue, mais, comme tant d'autres influences importées, elle n'est guère plus qu'une posture sans contenu. À l'inverse de l'Européen, le Brésilien tend à se regrouper dans des centres fortement peuplés pour échapper aux menaces de la nature. Cela se manifeste de différentes manières : « mauvaise répartition » de la population brésilienne sur le territoire disponible, tendance à construire des immeubles élevés dans de petites villes aux terrains vagues trop nombreux, entassement sur un petit nombre de plages alors qu'on en dispose d'un grand nombre, villages de vacances bondés. De telles tendances opposées correspondent à des climats existentiels différents. Fondamentalement, l'Européen se sent menacé par son prochain : c'est le climat du « *homo homini lupus* ». Fondamentalement, le Brésilien se sent menacé par les forces

extra-humaines. C'est pourquoi l'Européen est engagé dans la transformation de la société et le Brésilien, dans celle de la nature. Et aussi pourquoi il existe dans la société brésilienne une solidarité fondamentale, quoique pas toujours palpable, qui lui confère cette saveur particulière d'humanisme et de sympathie, dont le manque se fait tellement sentir en Europe.

Si bien qu'une telle différence, qui ne relève pas de l'antagonisme mais de l'*overlap* (dans la mesure où, au Brésil, il existe également des tendances à l'identification avec la nature, qu'illustre Guimarães Rosa¹⁴ et, en Europe, des tendances très fortes à fuir la nature, qu'illustrent les « banlieues » parisiennes), est source de l'un des multiples malentendus entre les deux mondes. L'Européen ne parvient pas à saisir l'engagement profond du Brésilien contre sa nature ; il le prend pour de l'aliénation, étant donné que, pour lui, engagement signifie toujours lutte pour une société plus humaine. Et le Brésilien ne parvient pas à saisir la situation européenne qui lui paraît déjà entièrement « acculturée », n'offrant rien d'autre à faire, puisque, pour lui, « faire », c'est dominer la nature. Un tel malentendu est tragique parce que les deux mondes sont condamnés à vivre ensemble et, par conséquent, contraints d'entretenir des relations significatives.

À cet égard, la question se pose de savoir comment justifier la publication d'un recueil qui traite de la nature européenne dans le cadre de la littérature brésilienne actuelle. La réponse à une telle question serait simple si le présent recueil avait été écrit par un Européen. Dans ce cas, il se justifierait parce qu'il contribuerait à dissiper des malentendus. Mais ce n'est pas le cas du présent recueil. Il a été écrit par quelqu'un qui a vécu la plus grande partie de sa vie au Brésil et qui est retourné dans son Europe natale avec un esprit et une sensibilité fortement brésilianisés. En d'autres termes, par quelqu'un qui est engagé dans les choses brésiennes, bien que de par sa biographie et sa position géographique actuelle, il ait une certaine empathie pour la nature européenne. Dans ce cas, comment justifier la publication du présent recueil ?

14. Rosa, João Guimarães (1906-1967), écrivain, poète et diplomate brésilien. (N.d.T.)

La réponse est liée, curieusement, au développement précédent sur la crise épistémologique actuelle. L'un des points soulignés dans ce paragraphe portait sur la nécessité d'admettre que le sujet connaissant était impliqué dans l'objet de la connaissance. Et par conséquent, de la nécessité d'admettre que l'« objectivité » au sens de la connaissance d'un sujet planant au-dessus de l'objet connu est un idéal impossible et peut-être indésirable. Admettre cela n'implique pas qu'une prise de distance du sujet connaissant par rapport à l'objet à connaître soit impossible et indésirable. Au contraire, une fois l'« objectivité » admise comme idéal impossible, la prise de distance devient désirable parce qu'elle ne peut plus être confondue avec la transcendance irresponsable. Semblable prise de distance, qui admet son profond engagement dans le connaissable mais donne un point de vue large et dépourvu de préjugés, devient la véritable attitude scientifique post-objective.

Un lecteur attentif des présents essais se rendra compte de l'engagement de l'auteur dans les choses brésiennes entre les lignes qui décrivent les expériences de la nature européenne. L'auteur a écrit sur la nature européenne pour le lecteur brésilien non seulement pour l'informer, mais pour dialoguer ; parce que l'auteur se désintéresse totalement d'une possible modification de la réalité européenne. Il ne s'y trouve pas inséré, il est étrange et étranger en Europe. Un tel désintérêt lui confère une distance par rapport aux expériences qu'il a décrites, mais il est profondément intéressé à une possible modification de la réalité brésilienne en dialogue avec d'autres. Un tel intérêt évite que sa prise de distance ne se transforme en transcendance irresponsable. De par sa position biographique et géographique, cependant, l'auteur peut servir de témoin brésilien des aspects de la réalité européenne qu'il a rapportés dans les présents essais. Et c'est là ce qui justifie la volonté de l'auteur de publier le présent recueil aujourd'hui au Brésil.

Maintenant, la patience du lecteur doit être épuisée. L'auteur aurait aimé ajouter bien d'autres choses, mais il doit réfréner son envie de prendre le lecteur par le bras pour l'entraîner dans une marche à travers champs, prés, forêts et montagnes incroyablement

beaux et dangereusement attirants d'Europe. Il renonce, donc, à une telle tentative ; sans plus attendre, il remet le présent guide touristique entre les mains du lecteur brésilien. « Guide touristique », si par « tourisme » on entend un synonyme actualisé du terme « théorie ». Tourisme ou théorie, c'est la vision pleine de curiosité mais exempte de préjugés de cet être provisoire et étranger au monde appelé *homo viator*.